

REVUE
DE LA
NUMISMATIQUE

BELGE,

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE,
PAR MM. R. CHALON ET CH. PIOT.

—
3^e SÉRIE. — TOME I.

v. 13-14
1857-58



BRUXELLES,
LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE D'AUG. DECQ,
9, RUE DE LA MADELEINE.

—
1857

MÉDAILLES ET MONNAIES

INÉDITES

DU CABINET ROYAL DES MÉDAILLES A LA HAYE.

(PL. XVII ET XVIII.)

Avant ma nomination au poste de directeur du cabinet royal des médailles et pierres gravées, à la Haye, riche collection qui jouit à juste titre d'une réputation européenne, il m'était arrivé, parfois, de confier à la Revue belge le fruit de mes recherches sur des pièces rares, nouvellement exhumées du sein de la terre ou restées enfouies et ignorées chez des amateurs peu curieux. Mais la nécessité de vouer d'abord tous mes loisirs aux nouvelles fonctions auxquelles m'avait appelé la confiance de notre auguste et bien-aimé souverain, jointe à une maladie longue et douloureuse, expliquera aux lecteurs de la Revue mon silence prolongé. Pour me faire pardonner, je me propose de leur donner successivement une série de médailles rares et inédites qui font partie du cabinet confié à mes soins.

Et d'abord, j'ai choisi pour mon premier article deux médailles, se rapportant à l'histoire de la Belgique pendant la grande lutte entre Louis XIV et Guillaume III, prince d'Orange, qui mérita plus peut-être que son adversaire le surnom de Grand.

Déjà, depuis son avènement au trône, Louis, ou plutôt ceux qui gouvernaient en son nom, avaient jeté les yeux sur les Pays-Bas espagnols; et ce ne fut qu'en cédant des parties de plusieurs provinces limitrophes de la France, que le roi Philippe IV parvint à conclure la paix des Pyrénées en 1659. Toujours avide d'éloigner les frontières de la France du côté du Nord, Louis revint à la charge, en 1667, et s'empara de la Franche-Comté et de plusieurs villes. Grâce aux bons offices des états généraux des Provinces-Unies et du roi de la Grande-Bretagne, cette guerre fut bientôt terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle, le 2 mai 1668. Cependant, la France restait en possession de Charleroi, Binche, Ath, Douai, Tournai, Audenarde, Lille, Armentières, Courtrai, Bergues-Saint-Winox et Furnes avec leurs dépendances, conquises l'année précédente. Louis le Grand qui avait toujours gardé rancune contre les Pays-Bas unis, leur déclara la guerre en 1672, et la république était près de sa ruine, lorsque le jeune Guillaume III qui paraissait destiné par la Providence à protéger la liberté des peuples et l'équilibre européen, contre la domination des Français, fut nommé stathouder dans ce péril imminent. Dès que Guillaume se trouva à la tête du gouvernement, les affaires prirent un autre aspect : les États conclurent des traités avec l'empereur d'Allemagne, avec le roi d'Espagne et plusieurs princes allemands, et les Français se virent obligés de quitter peu à peu leurs conquêtes hollandaises. Le théâtre de la guerre fut ainsi transporté dans les Pays-Bas espagnols, qui souffrirent de nouveau beaucoup, car Louis se rendit maître de plusieurs villes d'importance. Par la paix de Nimègue, il resta en possession de la Franche-Comté,

de Valenciennes, Bouchain, Condé, Cambrai et le Cambrésis, Aire, Saint-Omer, Ypres, Werwicq, Warneton, Poperinghe, Beaumont, Cassel, Bavai et Maubeuge; mais il devait rendre Charleroi, Binche, Ath, Audenarde et Courtrai, déjà cédées à lui, onze ans plus tôt, et Limbourg, Gand, Leau et Saint-Ghislain nouvellement conquis. Louis cherchait cependant toujours des prétextes pour atteindre son but : malgré la paix, les Français se rendirent maîtres, en 1681, de Chimai, et élevèrent des prétentions sur le Vieux-Bourg de Gand, la ville et la châtellenie d'Alost, Grammont et d'autres villes et contrées de la Flandre, qu'ils avaient conquises pendant la guerre, et dont la reddition n'avait pas été stipulée textuellement dans le traité de paix de Nimègue. Louis fit de vains efforts pour gagner le prince d'Orange, d'abord par promesses, enfin par la menace de lui ôter sa principauté, menace qui fut bientôt suivie d'exécution.

En 1685, le maréchal d'Humières marcha en Flandre et se rendit maître de Courtrai et de Dixmude. L'Espagne déclara la guerre à la France. Le prince d'Orange fit tous ses efforts pour secourir l'Espagne, mais il fut contrecarré par la ville d'Amsterdam, qui n'aimait pas la guerre. A la fin, on parvint à conclure un trêve de vingt ans, par la médiation de la Hollande : le roi de France resterait en possession pendant ce temps de la ville de Luxembourg, conquise nouvellement, de Beaumont, Bouvignes et de Chimai; Courtrai et Dixmude seraient rendues à l'Espagne; d'ailleurs, tout demeurerait dans le *statu quo* de 1678.

En 1685, Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, fit démolir les églises réformées, persécuta cruellement les protes-

tants, et les contraignit à quitter la France par milliers pour chercher une nouvelle patrie, que la plupart trouvèrent dans les Pays-Bas, d'autres en Allemagne et ailleurs. Le roi d'Angleterre, Charles II, étant mort la même année, fut remplacé par son frère, Jacques II, qui faisait profession de la religion catholique romaine, et tâchait peu à peu d'imiter Louis XIV en opprimant la liberté politique et religieuse de ses sujets. Plusieurs protestants anglais cherchaient aussi un refuge en Hollande, et parmi eux plusieurs gens de qualité. Le peuple anglais jeta les yeux sur le prince d'Orange, qui avait épousé Marie, fille de Jacques, comme sur le seul homme capable de rétablir la religion protestante et les anciennes libertés du peuple. Après de longues hésitations, Guillaume se rendit aux vœux du peuple anglais, s'embarqua le 29 octobre 1688, et fit voile pour l'Angleterre, ayant pour devise dans son grand étendard : **FOR THE PROTESTANT RELIGION AND THE LIBERTY OF ENGLAND.** Son entreprise fut couronnée d'un plein succès, quant à l'Angleterre et à l'Écosse; le roi Jacques s'enfuit en France, et Guillaume et Marie furent couronnés roi et reine de la Grande-Bretagne le 21 avril 1689.

Une circonstance qui contribua beaucoup à engager le prince à cette grande entreprise fut la déclaration de guerre que Louis XIV fit à l'empereur Léopold et au pape déjà en septembre 1688. En avril de l'année suivante il déclara aussi la guerre à l'Espagne, sans que cette campagne amenât de grands succès pour aucun des partis; seulement, le marquis de Gastanaga força les lignes françaises près de Gand. En 1690, le roi Guillaume remporta de grandes victoires en Irlande, et Jacques II se vit obligé de quitter

ce royaume dont la plus grande partie lui était restée fidèle jusque-là. La campagne dans les Pays-Bas s'était bornée à la bataille de Fleurus, bataille malheureuse pour les alliés par le grand nombre de morts, bien que les Français, qui criaient victoire, n'eussent remporté aucun avantage. Guillaume, qu'on peut considérer comme l'âme de la coalition contre la France, avait fait ouvrir à la Haye, le 16 mars, des conférences auxquelles prirent part les ambassadeurs des États qui étaient entrés dans la grande alliance, tels que l'Empereur, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la plupart des princes allemands, et plus tard le duc de Savoie.

Au milieu de l'hiver de 1691, le roi quitta l'Angleterre, et aborda, après une traversée très-périlleuse, dans la Meuse, le 30 janvier, pour assister en personne aux délibérations des alliés sur les mesures à prendre pour arrêter les progrès de la France, et la mettre dans un état à ne pouvoir plus troubler la paix de l'Europe. Son entrée à la Haye ressembla au triomphe des anciens généraux romains, témoin le grand nombre de médailles frappées à cette occasion et gravées dans Van Loon, t. IV, pp. 26 et suivantes, où sont représentés les divers arcs de triomphe érigés et les feux d'artifice tirés dans la résidence. Après l'arrivée du roi, un grand nombre de princes alliés se rendirent en personne à la Haye. Nous avons devant nous la *Liste des noms des princes, princesses, dames et grands seigneurs qui étoient à la Haye dans le tems que Sa Majesté Britannique y arriva*. Nous ne pouvons copier cette pièce qui remplit quatre pages, et nous ne citerons que les principaux princes : les électeurs de Bavière et de Brandebourg, les ducs de Brunswick, Wolfenbuttel et Zell, le landgrave de

Hesse-Cassel, le prince de Waldeck, le duc de Saxe-Eisenach, quatre princes de Nassau, le duc administrateur et trois princes de Wurtemberg, le landgrave de Hesse-Darmstadt et son frère le duc de Courlande, quatre ducs de Holstein, etc.

Pendant que les princes confédérés délibéraient à la Haye, Louis XIV, qui n'ignorait pas que la ville de Mons, forte d'elle-même, était assez mal pourvue, la garnison faible et les bourgeois mal intentionnés, avait fait réunir dans ses places frontières, une grande quantité de munitions de guerre et de bouche, et fait emplir de grands magasins de fourrage; personne ne pénétra son dessein, puisqu'on s'imaginait que ce n'était que pour mettre ses places en état de défense qu'il faisait tous ces grands préparatifs. Tout à coup on vit devant Mons une armée de cent mille hommes, le 15 mars; le 21, le roi arriva au camp et prit son quartier à l'abbaye de Bethléem, entre Saint-Sulpice et la Maison de Dieu, étant parti de Versailles avec un équipage pompeux et magnifique, comme se tenant assuré de réussir et d'emporter la place; les soldats mêmes en étaient si bien persuadés qu'ils disaient hautement : *Nous allons prendre Mons*. Le 25, on attaqua le moulin d'Hyon, et la redoute qui le couvrait. Il ne put être emporté qu'à la troisième attaque. Les jours suivants on continua les travaux jusqu'à l'ouvrage à cornes, dont on se rendit maître de même que des demi-lunes, mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde. On continua de battre la ville, et dans une nuit on y lança plus de huit cents boulets rouges.

Les assiégés, de leur côté, se défendirent vigoureusement, et disputèrent pied à pied le terrain aux ennemis. Le

prince de Berghes, qui était gouverneur de la place, y fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme de cœur et d'un brave commandant. Le roi Guillaume se trouvait au Loo avec quelques princes pour se délasser l'esprit et y prendre le divertissement de la chasse. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils eurent la nouvelle que Mons était investi par les Français. Le roi partit le même soir du Loo et se rendit en Brabant, où il fit son possible pour rassembler les troupes des alliés, qui étaient loin. Le manque de chariots retarda les mouvements de l'armée alliée; quand enfin toutes les dispositions pour secourir Mons furent prises, on apprit que la ville s'était rendue.

Cependant elle aurait pu résister encore quelque temps, si la bourgeoisie eût été bien intentionnée, puisque les ennemis n'étaient pas encore maîtres de tous les dehors, et que le corps de la place était resté intact. Aussi, le prince de Berghes n'était point d'avis de se rendre : il savait que le roi Guillaume lui préparait du secours et qu'il viendrait assez à temps, si les habitants voulaient encore tenir bon; il les y exhortait, assisté par le colonel hollandais François Nicolas Fagel, qui employa toute son éloquence pour persuader les bourgeois d'attendre le secours promis pour le 11 avril; mais ce fut inutilement. Les bourgeois, qui étaient tous armés et en beaucoup plus grand nombre que la garnison, poussés à cela par les ecclésiastiques, contraignirent le gouverneur à capituler, et on fut forcé de céder à leurs importunités pour éviter un soulèvement dans la ville. Le gouverneur fit donc battre la chamade, le 8 avril, et la capitulation fut signée le même jour.

Le roi de France perdit dans le siège plus de cinq mille

hommes et quantité de braves officiers, sans parler des dépenses prodigieuses qu'il fut obligé de faire et qui montaient à plusieurs millions.

A l'occasion de la prise de Mons, il fit frapper une médaille de deux différentes dimensions, gravée dans Van Loon, t. IV, p. 45, où Hercule est représenté tenant l'écusson de Mons avec la légende :

TOTA EUROPA SPECTANTE ET ADVERSANTE,
et en exergue :

MONTES HANNONIÆ CAPTÆ.

La médaille gravée, pl. XVII, est non-seulement restée inconnue à Van Loon ; mais je ne l'ai trouvée dans aucune des éditions des médailles de Louis le Grand que j'ai consultées, pas même dans celle in-folio de 1725, réputée la meilleure (1).

Av. LVDOVICVS . MAGNVS . REX . CHRISTIANISSIMVS. Buste lauré, du côté droit, drapé à la romaine ; en bas R, comme l'initiale de Rottiers ou de Roussel ?

MONTIVM VRBS.

**BELG (II) MVNITIS.(SIMA) HAN(NONIÆ) CAPUT
MENSE MART.(II) A LVD.(OVICO) M.(AGNO) OBSESSA,
ET INTRA XVI. DIEM EXPUGNATA.
CONSIL.(IENTI)BVS HAGÆ C.(OMITIS) MALE.CONIVR(ATIS) PRINC.(IPIBVS)
ET ARAV.(SIONENSI). PR.(INCIPE) MINACITER ADVOLANTE,
VICTORI. LAVDEM, ET OPTATVM
PERACTIS IMPERIIS. DECVS
ARROGAVIT.
M. DC. XCI.**

(1) Les coins de cette médaille existent à la Monnaie de Paris, où on la frappe encore actuellement. Voir le *Catologue des poinçons, des coins et des médailles*, etc., de 1855. (Note de la rédaction.)

Ce qui signifie :

Mons, la principale forteresse de la Belgique, capitale du Hainaut, assiégée au mois de mars par Louis le Grand, et prise en seize jours, pendant que les rois conjurés contre lui tenaient conseil à la Haye, et que le prince d'Orange approchait menaçant, a donné au vainqueur la gloire qu'il avait droit d'attendre de l'exécution de ses ordres. 1691.

J'ai peut-être paru un peu long dans l'exposé des faits qui ont donné lieu à notre médaille; mais il m'a semblé que la mention du congrès de la Haye et des autres circonstances, dans l'inscription qui remplit tout le champ du revers, rendait ces explications nécessaires.

Les lecteurs auront vu qu'au nombre des princes qui assistaient au congrès de la Haye, en 1691, se trouvait aussi l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel; c'est en l'honneur de ce prince que la seconde médaille a été frappée.

Avant de décrire cette médaille et pour comprendre plus facilement les événements auxquels elle fait allusion, il serait nécessaire de dire quelques mots sur la vie du prince.

Maximilien Marie Emmanuel, fils de Ferdinand Marie, électeur de Bavière, et de Adélaïde Henriette, princesse de Savoie, naquit le 11 juillet 1662, et fut instruit dès sa plus tendre jeunesse en toutes sortes d'exercices chevaleresques. Peu de temps après qu'il eut pris les rênes du gouvernement, il eut à Alt-Oettinger, en 1681, une conférence avec l'empereur Léopold, qui le détourna du parti français, que

son père avait toujours suivi, et l'amena à se lier avec lui par un traité.

Bientôt Maximilien marcha, à la tête de 11,000 hommes, au secours de Vienne, assiégé par les Turcs. De là il passa en Hongrie, où il prit part aux sièges de Gran et d'Ofen. En 1685, il se maria à Marie-Antoinette, fille de l'empereur; se rendit, après les noces, de nouveau en Hongrie, assista à la prise de Neuhausel et à la bataille de Gran, où il commanda l'aile gauche.

L'année suivante, il contribua beaucoup à la prise d'Ofen, et entra dans la ligue d'Augsbourg contre la France. En 1687, il commanda encore l'aile gauche à la bataille de Mohacz, où il courut de grands dangers. La politique ordinaire de la France voulait profiter d'un refroidissement survenu entre l'empereur et son gendre. Mais Léopold s'empressa d'en effacer toutes traces, fit nommer, par son influence, Joseph Clément de Bavière électeur de Cologne, et donna à Maximilien le commandement en chef intérimaire des armées impériales, pendant la maladie du duc de Lorraine. En cette qualité, Maximilien mit le siège devant Belgrade, qu'il prit d'assaut en personne. En 1689, il assista à la reddition de Mayence et peu après à la diète d'Augsbourg, où l'archiduc Joseph fut élu roi des Romains. Après la mort du duc de Lorraine, il se vit chargé définitivement du commandement supérieur, fit la campagne du Rhin, assista au congrès de la Haye, marcha en Italie au secours du duc de Savoie, prit part à la prise de Carmagnole, et se vit créer, par le roi d'Espagne, chevalier de la Toison d'or et gouverneur général des Pays-Bas. Il fut installé en 1692 et assista aux batailles de Steenkerken et

de Neerwinden. La cour de Versailles lui fit faire des offres avantageuses pour qu'il engageât Guillaume III à faire une paix séparée. Depuis ce temps, sa fidélité à la cause de l'empereur fut ébranlée, principalement lorsqu'il apprit que l'empereur et le roi d'Espagne avaient rejeté une des conditions d'une paix future, offertes par les Français, à savoir : la succession de l'électeur aux Pays-Bas espagnols, dans le cas où le roi Charles II mourût sans héritiers mâles. Il dissimula cependant son mécontentement, fut présent au siège et à la prise de Namur par Guillaume III, en 1695, et se trouva dans Bruxelles, lorsque cette ville fut bombardée par les Français, en 1696.

Disons encore qu'il embrassa peu après ouvertement le parti français; qu'en reconnaissant Philippe V comme roi d'Espagne, il parvint enfin, en 1712, à la souveraineté des Pays-Bas (en partie du moins), par la cession de Philippe V, après avoir perdu ses États héréditaires, et qu'il mourut en 1726, le 26 février. L'historien que nous avons suivi dit qu'il fut vaillant, sage, généreux, d'un caractère gai, et très-aimé tant de ses sujets que des habitants des Pays-Bas.

La vérité de cette dernière assertion serait prouvée suffisamment par bon nombre de médailles frappées en son honneur dans les Pays-Bas et gravées dans Van Loon, t. IV, pp. 85, 85, 177, 205, 205, 255, 294, 594, et t. V, pp. 210, 211 et 212.

Notre médaille a été ignorée de cet auteur : je ne la trouve pas citée non plus dans les catalogues de Schoemaker, Lormier, Delcourt ou Sypestain, ni dans les manuscrits nombreux du premier à la Bibliothèque royale. Le

comte de Renesse-Breidbach (1) en possédait un cliché en étain. Notre exemplaire est en bronze; le revers a quelque peu souffert.

Av. MAX. EMAN. D. G. U. BAV. ET. P.—S. DUX. C. P. R. S. R. I. ET. ELECT. L. I. L.; c'est-à-dire Maximilien Emmanuel, par la grâce de Dieu duc de la haute et basse Bavière et du haut Palatinat, comte palatin du Rhin, grand-échanson du Saint-Empire et électeur, landgrave de Leuchtenberg.

Buste, avec une longue perruque, du côté droit, cuirassé à la romaine, en manteau et avec la chaîne de la Toison d'or. En exergue : ROUSSEL . F.

Rev. QUÆ . REGIO . IN . TERRIS . NOSTRI . NON . PLENA . LABORIS. (Quelle contrée sur la terre n'est pas remplie de nos actions?) Et en exergue :

HERCULI . PACIFER(o)
BELGIUM . POSUIT
MDCXCVII.

L'électeur en Hercule, debout dans un paysage montagneux, la massue dans la main droite, la gauche posée sur les reins, et couvert de la peau de lion. Il est au milieu de quatre rivières personnifiées, deux à sa droite et deux à sa gauche. La première, la Meuse, est assise sur une hauteur, à côté de quelques joncs, et lui offre une couronne murale, avec l'inscription : NAMURC(o) REC(EPTO) (prise

(1) *Mes loisirs*, vol. II, p. 443, n° 18487.

de Namur). La seconde, le Rhin, est posée contre une proue de vaisseau, la main gauche placée sur une urne, et offre deux couronnes murales inscrites : **BONNA RE-CEP(TA)** (prise de Bonn) et **MOGUN(TIACO) REC(EPTO)** (prise de Mayence). La troisième, qui est le Pô, offre de la main droite une couronne obsidionale ou graminée, d'où pend une banderole avec l'inscription : **CONIUM LIBER(ATUM)** (Coni délivrée); de la gauche, une couronne murale avec l'inscription : **CARMA(GNOLA) REC(EPTA)** (prise de Carmagnole). Enfin, la quatrième, le Danube, est assise près d'un pont, et offre de la main droite une couronne murale avec : **BELG:(RADO) EXPU(GNATO)** (Belgrade prise d'assaut); la gauche est posée sur l'urne et indique six autres couronnes éparses à terre; la première et principale, qui est devant les pieds de l'électeur, est une couronne vallaire avec : **VIENN(A) L(IBERATA)** (Vienne délivrée); à la seconde couronne de lauriers, est attachée une banderole avec : **PUGN(A) AD STR(IGONIUM)** (bataille de Gran); la troisième, aussi de lauriers, a sur la banderole : **PUGN(A) AD MOH(ACZ)** (bataille de Mohaez); sur la quatrième couronne murale est inscrit : **BUDA EXPUG(NATA)** (Bude prise d'assaut); sur la cinquième, aussi murale : **STRIG(ONIUM) RECEP(TUM)** (prise de Gran); enfin, la sixième, une couronne graminée, a sur une banderole : **S'TRIG(ONIUM) LIBER(ATUM)** (Gran délivrée).

Les deux lettres qui manquent à l'inscription en exergue prouvent à l'évidence que le coin de cette belle médaille s'est cassé bientôt, puisque les vestiges s'en montrent déjà sur notre pièce. C'est sans doute là qu'il faut chercher la cause de son excessive rareté. (*Voir pl. XVIII.*)

Cette belle pièce fut donc frappée dans les Pays-Bas espagnols après la paix de Ryswyk, et en mémoire de ce qu'avait fait l'électeur pour délivrer ce pays du fléau de la guerre.

J. F. G. MEYER.

La Haye, novembre 1856.



